

C
900
J

GN 635

.14

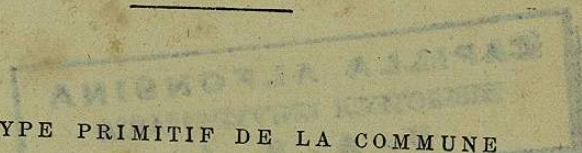
J3

1876



FONDS
RICHARD COCHRAN

PREMIÈRE PARTIE



DU TYPE PRIMITIF DE LA COMMUNE
LANGUE INDO-EUROPEENNE
MECANISME DU SANSKRIT



FONDO
RICARDO GOVARRUBIAS
RICARDO GOVARRUBIAS



LES TRADITIONS INDO-EUROPÉENNES ET AFRICAINES

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

QUEL EST LE TYPE PRIMITIF DES LANGUES INDO-EURO-
PÉENNES. — OPINIONS DES LINGUISTES. — L'EXHUMA-
TION D'UNE LANGUE. — MÉCANISME DU SANSKRIT.

Les sciences exactes, et notamment la linguistique, n'ont pas de plus terrible ennemi que l'hypothèse; car il n'est pas du tempérament humain, en face d'une difficulté dont la solution n'a été supposée que pour examiner si elle cadrerait avec la somme des faits acquis ou considérés comme tels, d'abandonner aisément la solution qu'il a imaginée.

Ce ne sont pas les vérités clairement démontrées, et qui finissent par faire partie du bagage commun, qui attirent le plus l'homme d'études, mais bien les lacunes de la science, que chacun tient à honneur de combler. Sur ce terrain, l'hypothèse reste rarement dans un rôle prudent et réservé; à peine est-elle née, que celui qui l'a mise au jour la caresse comme l'enfant chéri de ses veilles; plus il rencontre d'obstacles sur sa route, plus il a de difficultés à combattre, et plus il s'y attache. L'hypothèse ne tarde pas à produire un système; si son auteur est de haut parage, elle devient officielle, fait école et conserve ses adeptes longtemps après qu'elle ne compte plus dans la science; et c'est ce qui fait qu'il est peut-être plus facile de découvrir une vérité, que de déraciner une erreur.

Les linguistes de l'école allemande, dont nous avons déjà étudié les théories¹ sur l'origine du langage, ne se sont pas bornés à introduire dans la linguistique pure, des hypothèses anthropologiques que rien ne justifie dans l'état actuel de nos connaissances, ils ne se sont pas contentés d'inventer le *gorille perfectionné* ou *primate*, ancêtre de l'humanité et créateur du langage articulé; marchant d'hypothèse en hypothèse, de suppositions en supposi-

1. Traditions indo-asiatiques.

tions, malgré la gravité apparente de leurs raisonnements, ils semblent avoir constamment tenu à honneur de remplacer l'exactitude scientifique par cette fantaisie lourde et pédantesque, si fort en honneur sur les bords du Rhin, où elle passe pour de la profondeur.

Nous ne méconnaissons point l'érudition germanique, mais nous disons que cette grosse érudition toute composée de compilations dignes des bénédictins, s'exerce souvent sans jugement, sans méthode, sur des sujets d'imagination pure, auxquels elle donne des apparences scientifiques, par un luxe de syllogismes, de considérations étrangères et surtout de citations, qui déguisent assez habilement la faiblesse des prémisses, et le peu de logique de la question principale.

Voyez Kant, qui fut l'idole de l'Allemagne..... après avoir puisé l'idée de la *critique de la raison pure* dans Pyrrhon et Montaigne, le philosophe se met à détruire une à une toutes les lois de la raison, et repoussant la conscience, la loi morale et jusqu'à la certitude qui nous vient de nos sens, il éteint le flambeau qui dirige l'humanité, refuse à la raison le droit d'affirmer ses propres raisonnements..... puis, tout d'un coup, effrayé d'avoir eu tant d'audace, il se met à reconstruire le monument qu'il a dévasté, et remonte à la raison et à Dieu par

des considérations de devoir et de foi idéale.

Après avoir soutenu que nos facultés n'ont rien de légitime, que tout est relatif aux lois de notre esprit et que c'est un cercle vicieux que de prouver l'exactitude de nos jugements par la raison, alors qu'on est ensuite obligé de démontrer l'existence de la raison elle-même par ses propres manifestations, le philosophe de Kœnigsberg ne voit pas que l'idée du devoir et les notions idéales, auxquelles il se rattache, ne peuvent lui être fournies que par la raison qu'il a repoussée comme criterium de certitude, et qu'il tombe lui-même dans le vice de raisonnement contre lequel s'élève la première partie de son livre.

Première partie. — Nous n'avons rien qui puisse nous démontrer l'exactitude de notre raison, toutes les preuves étant émanées d'elle-même, cela revient à dire que la raison est son propre criterium, donc nous sommes dans l'impossibilité de prouver que la raison ne nous trompe pas.

Deuxième partie. — Mais nous avons en nous des notions idéales de devoir, de droit, de bien et de beau à l'aide desquelles nous pouvons reconstituer notre conscience et notre loi morale.

Est-ce que, répétons-le encore, ces notions idéales, en admettant qu'elles existent, ne sont point fournies à l'homme par la raison?... et dès lors pourquoi faire le procès de la raison quand on

veut revenir à elle par des chemins détournés, par la poésie, l'idéal et la foi ?

Il manque toujours une chose à la logique allemande... le jugement ! Avant de nous taxer d'exagération, qu'on relise le passage suivant de Strauss que nous avons déjà cité dans la préface de la *Genèse de l'Humanité* :

« La République est *rationnellement* supérieure à la monarchie, et c'est *précisément pour cela* qu'il faut préférer la monarchie. Sans doute, il y a dans la monarchie quelque chose *d'énigmatique et d'absurde même*, en apparence, c'est en cela que consiste le *secret de sa supériorité*. Tout mystère paraît absurde, et pourtant, *sans mystère*, rien de profond, ni la vie, ni l'art, ni l'État. »

Ce qui est mystérieux et absurde doit être préféré à ce qui est rationnel, parce qu'il n'y a rien de profond sans mystère.

Tout le génie allemand est incarné dans ces quelques lignes. Henri Heine, qui le connaissait bien, a dit qu'il pouvait également se renfermer dans ces deux mots :

« Mysticisme et brutalité ! »

Le même Strauss, après avoir dans sa *Vie de Jésus* proclamé que les miracles étaient *contraires aux lois de la nature*, écrit tout un volume pour rechercher si les miracles attribués à Jésus *sont possibles*.

Rien ne saurait mieux faire éclater la différence qui existe entre le génie allemand et le génie français.

Dans la patrie de Voltaire, quand on a déclaré une chose *rationnelle*, on n'ira point lui donner comme supérieure une chose *énigmatique et absurde*, et, de même, pas un homme sain d'esprit, ne consacra un volume à examiner *la possibilité de faits*, qu'il aura tout d'abord reconnus *contraires aux lois de la nature*.

Nous pourrions multiplier les exemples, mais nous sortirions du cadre que nous impose cet ouvrage.

Le cerveau allemand, et cela résulte de toutes ses productions, ne paraît point frappé par la valeur intrinsèque d'un raisonnement; on lui a appris à raisonner suivant les vieilles formules de la scolastique, et il faut qu'il y soumette sa pensée, il fait de la gymnastique suivant des règles établies, et toute proposition *si absurde, si énigmatique* qu'elle soit, a don de le séduire, dès qu'il a pu la courber sous les règles du syllogisme.

La phrase de Strauss, citée [plus haut, quoique

n'affectant pas la forme d'école de ce raisonnement, est un pur syllogisme german.

Tout ce qui est profond doit paraître mystérieux et absurde; or la monarchie paraît... etc.

Il est inutile d'insister.

Lorsque les Allemands quittent le terrain métaphysique ou idéal pour celui des sciences exactes, ils y transportent leurs procédés de raisonnements, de là vient qu'à côté de patientes et laborieuses recherches, de résultats acquis d'une incontestable valeur, on rencontre des légèretés scientifiques qui ne sont point données comme d'ingénieuses hypothèses, mais bien comme d'indiscutables vérités. Ainsi, pour entrer dans le vif de notre sujet, ils en sont en ce moment à propos des langues indo-européennes, malgré tous les faits ethnographiques qui contredisent leurs théories, à repousser le sanscrit comme type commun de ces langues, et tenter la reconstitution d'une langue inconnue, dont il ne reste pas un monument, pas une inscription, dont rien, ni dans l'histoire, ni dans la tradition ne vient affirmer l'existence, et qu'ils donnent comme ancêtre au parler indo-européen.

Avant de combattre cette prétention, et de prouver que le véritable type primitif et commun de toutes les langues indo-européennes est bien le sanscrit, il nous paraît naturel et juste de donner la parole

à nos adversaires et de leur laisser le soin d'exposer leurs idées.

Un linguiste d'un incontestable mérite, M. Hovelacque, mais qui, suivant nous, a le tort d'admettre beaucoup trop aveuglément les opinions de Schleicher, Curtius, Kuhn, Spiegel, etc., ayant résumé le système de ses maîtres, va nous le faire connaître assez brièvement pour que nous puissions le citer.

Esquissant un tableau général de cette prétendue langue commune antérieure au sanscrit, qui aurait donné naissance aux divers idiomes indo-européens, il s'exprime ainsi :

« On connaît assez cette langue dans son ensemble pour qu'il soit possible de représenter sa physionomie générale parfois même plus que cela. A la vérité, ce n'est qu'une *langue reconstituée*, une langue dont il ne reste aucun monument écrit, mais la comparaison des différents idiomes auxquels elle a donné naissance enseigne suffisamment ce qu'il y a d'organique et de primitif dans chacun d'eux, ce qu'ils contiennent chacun du fond commun qui leur a donné naissance, ce qu'il faut penser de leurs variations phonétiques et de leurs formations diverses. C'est ainsi que le philologue peut restituer la forme primitive d'un manuscrit perdu, dont il possède sim-

plement un certain nombre de copies fautives ou incomplètes¹.

« La langue commune indo-européenne possédait les trois voyelles *a, i, u*, et leurs langues *á, í, ú*. Le sanscrit et certaines langues slaves, le croate, par exemple, ont une voyelle linguale, un *r* voyelle que l'on regarde ordinairement comme tout à fait secondaire. Certains auteurs, et nous sommes de ce nombre, ont pensé que la langue commune indo-européenne avait possédé, elle aussi, une voyelle *r*, mais ce fait, soumis à controverse, n'a point à nous occuper ici, et nous ne le mentionnons que pour mémoire.

« Un fait, important à noter, est celui de la variation de la voyelle radicale. Cette variation a lieu de deux façons. L'un de ces procédés est ce qu'on appelle la *gradation* de la voyelle ; il consiste en ce fait : qu'un *a* bref s'introduit devant la voyelle radicale : la voyelle radicale *i* devient donc *ai*, la voyelle *u* devient *au*, et la voyelle *a* devient *á*, lequel correspond à deux *a*. Ainsi la racine *i*, aller, donne au mode indicatif du temps présent la forme organique *aiti*, *il va*, d'où le sanscrit *éti*, le latin *it* pour *eit*, le lithuanien *eiti*. Cette première gradation de la voyelle radicale

1. Cette image n'est point juste, ce manuscrit n'est pas perdu puisqu'il en existe des copies quoique fautives, et il ne reste rien de la langue que les linguistes allemands prétendent reconstituer.